

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

L'Homme. Revue française d'anthropologie, numéro thématique : " Anthropologie psychanalytique ", no 149, janvier - mars 1999, 294 p.

par Yvan Simonis

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 24, n° 3, 2000, p. 164-165.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015681ar>

DOI: 10.7202/015681ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

*L'Homme. Revue française d'anthropologie*, numéro thématique :  
« Anthropologie psychanalytique », n° 149, janvier-mars 1999,  
294 p., réf.

Ce numéro thématique de *L'Homme* est pour l'essentiel le fruit d'un symposium tenu à Paris en juin 1997 ; il met au travail les difficiles rapports de l'anthropologie et de la psychanalyse. Sur ce thème, que n'a-t-on pas dit, en effet, en tournant autour du pot de l'inconscient par impuissance d'y plonger l'œil et encore moins d'en décrire le contenu ? Chacun, psychanalyste ou anthropologue, se campait sur sa position à l'occasion de censures plus ou moins confortables qui lui assuraient son espace réservé. Ils avaient raison tous les deux mais au prix d'incompréhensions. Les auteurs de ce numéro veulent sortir de ce « tourne en rond » et remettent en question les options durkheimiennes trop rigides à leurs yeux pour rendre compte des rapports complexes des sujets au groupe dont ils font partie. Je ne résumerai pas ce numéro, l'exercice serait inutile, la présentation de J. Galinier, P. Bidou et B. Juillerat introduira les lecteurs aux préoccupations des auteurs mieux que je ne pourrais le faire. Je note au passage, cependant, la diplomatie et la prudence de cette introduction qui ne prend pas les risques que les auteurs (dont ils font partie) n'hésitent pas à courir dans leurs textes qui donnent tant à penser. On ne peut s'empêcher ici de croire que la position de Lévi-Strauss, apparemment si opposée à la psychanalyse, reste l'obstacle à franchir que personne n'ose vraiment aborder sérieusement. Je ne suis pas certain d'ailleurs que les critiques adressées à Lévi-Strauss suffisent, mais on constatera que l'introduction se sert des options du structuralisme pour se différencier et rompre avec son œuvre. Nous voilà revenus au sujet, il s'agit bien de lui dans ce débat. Comment promouvoir, dit l'introduction, « en rupture avec la démarche structuraliste, une anthropologie d'inspiration psychanalytique [...] qui constitue l'individu dans sa qualité singulière de sujet psychique, comme partie intégrante et inaliénable de la signification des faits de culture » (p. 15).

Il faut lire ce numéro. J'ai lu avec une attention constante les articles de chacun et l'ensemble relève sans ambiguïté de l'objectif dont j'emprunte la formulation à J. Galinier dans l'introduction de son livre, *La moitié du monde*, paru en 1997 : « l'intégration définitive des idées freudiennes dans la réflexion anthropologique » (p. 17). Dans chaque texte, il y a matière à débat sur ce terrain et les discussions seraient prolongées. On peut, en effet, se demander quel traitement subissent ici les idées freudiennes. On sent l'influence plus forte de Lacan du côté des textes de S. Breton et de C.-H. Pradelles de Latour, et celle de A. Green du côté de ceux de P. Bidou, J. Galinier et B. Juillerat. Ces options sont lourdes de conséquences pour les idées freudiennes qui seraient adoptées en anthropologie. Ce problème est loin d'être réglé dans les milieux analytiques eux-mêmes. Nous sommes donc ici dans un atelier à ses débuts, on peut aborder ce numéro comme le fruit d'un exercice. Cet exercice est riche d'aperçus subtils et éclairants, mais les débats aux frontières des deux disciplines n'ont pas vraiment lieu. Bien sûr, les auteurs n'en sont pas à leurs premières armes, ils ont déjà publié sur ces thèmes et sont sortis des simplismes durkheimiens, mais nous abordons ici des espaces autrement plus complexes. Il me paraît difficile pour le moment de rendre justice aux auteurs. On le pourrait en anthropologie — elle fait la preuve ici qu'elle gagne en raffinement et en compréhension en acceptant la complexité représentée par les actes du sujet dans le groupe —, mais le peut-on à la frontière de l'anthropologie et de la psychanalyse ?

La société se reproduit, mais elle le fait avec des sujets qui ne se reproduisent jamais. La reproduction du groupe suppose un déplacement radical, une rupture d'avec le sujet. On peut donc s'attendre à quelques difficultés pour penser le rapport du groupe aux sujets.

L'anthropologie aborde cette boîte noire à partir de ce qu'elle sait de la culture, à partir des conceptions que la culture se fait du sujet. On pourrait, me semble-t-il, montrer pourquoi et comment la culture elle-même sait que le sujet lui échappe et lui est irréductible. Quels sont les savoirs des cultures sur le sujet ? Où s'arrêtent ces savoirs et pourquoi ? Au-delà de quelles limites le groupe ne s'intéresse-t-il plus du tout au sujet ? L'anthropologie peut-elle lire autre chose du côté du sujet que ce qui lui sert à comprendre le groupe ? Parle-t-on du même sujet en anthropologie et en psychanalyse ? Je ne le pense pas.

Il m'a semblé que dans ce numéro le débat n'était pas encore ouvert. Si la psychanalyse est le retour du désir dans le champ du savoir, elle est en même temps le retour de l'angoisse dans le champ de ce savoir. À cet égard, le savoir de l'analysant reste sous-estimé à la frontière de l'anthropologie et de la psychanalyse. On en reste trop à la récupération d'un certain nombre de concepts freudiens par l'anthropologie. Ces outils, pour reprendre les propos que de Certeau appliquait au travail de l'historien qui se risquait à la fréquentation de la psychanalyse, « [...] avouent une ignorance. On les case là où une explication économique ou sociologique laisse un *reste*. Littérature de l'ellipse, art de présenter les déchets ou sentiment d'une question, oui : mais analyse freudienne, non » (1995 : 292). La psychanalyse risque donc d'être réduite à une herméneutique de plus, aussi intelligente soit-elle, au prix d'un tri redoutable des concepts analytiques admis au débat. La frontière qui lie et sépare l'anthropologie et la psychanalyse est sans doute prometteuse, mais il faut s'attendre à ce que l'anthropologie n'en sorte pas indemne. Pour le moment, on croirait que celle-ci trouve un nouveau filon, mais son utilisation produira peut-être une véritable subversion de la compréhension anthropologique.

## Références

GALINIER J., 1997, *La moitié du monde*. Paris, Presses Universitaires de France.

DE CERTEAU M., 1995, *L'écriture de l'Histoire*. Paris, Gallimard.

Yvan Simonis  
Département d'anthropologie  
Université Laval  
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4  
Canada  
yvan.simonis@ant.ulaval.ca

---

Alain FINKIELKRAUT, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps avec Antoine Robitaille*. Montréal, Québec/Amérique, 1999, 227 p., préface de Lise Bissonnette, postface d'Antoine Robitaille, réf.

Dans *La défaite de la pensée*, Alain Finkelkraut dénonçait, au sujet de la querelle franco-allemande à propos de la nation, les dangers des idéologies centrées sur un particularisme. Dans *L'ingratitude*, il reprend les thèmes de la mondialisation, du nationalisme, de la citoyenneté et du multiculturalisme pour développer une réflexion nuancée qui tend vers une conception ethnique de la nation. Défendant la mémoire et l'affirmation des différences contre « l'ingratitude » et la « démocratie radicale », Finkelkraut pense la nation sous l'angle des héritages culturels et religieux qui la traversent.